

## Prologue

**A**ussi loin qu'il pouvait s'en souvenir, Georges Mureau avait toujours aimé son métier d'éditeur. Il consistait, selon l'expression qu'il employait lors des dîners auxquels il était régulièrement convié, à découvrir des paillettes d'or dans le lit d'une rivière d'été. Contrairement à nombre de ses collègues et concurrents, Georges ne méprisait pas le limon noir et humide qui formait son quotidien – la masse sombre et sans cesse grandissante des manuscrits produits chaque année par de nouveaux auteurs. Chaque fois qu'il réussissait à en extraire une pépite, il savait qu'il le devait à ce limon sans cesse remué par le courant de la vie.

Bien souvent, il avait eu foi en de jeunes auteurs qui par la suite avaient fait leur chemin et séduit tant la critique que le public. Ses colères homériques en comité de lecture pour défendre un manuscrit étaient une tradition acceptée par tous, y compris par Henri Ducange, le fringant patron de la maison d'édition.

La vérité était que Georges puisait une énergie renouvelée dans la lutte pour les causes perdues

– qu’elles soient politiques ou littéraires. Chacun a besoin d’une certaine dose d’idéal pour continuer à vivre, songeait-il parfois. Et sans bataille à mener, sa portion aurait été singulièrement réduite.

Il avait défendu en comité de lecture des enquêtes mettant en cause des intérêts privés, des institutions ou des hommes politiques. Au cours de sa longue carrière, Georges avait joué et gagné une succession de paris grâce à un mélange de persévérance, de talent et de chance. Aujourd’hui, à la cinquantaine grisonnante, le physique toujours aussi carré et trapu, telle une force prête à se détendre à chaque instant, Georges Mureau se sentait confiant à défaut d’être apaisé.

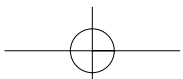
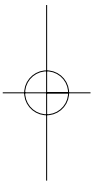
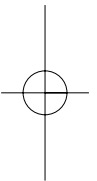
Son bureau, au sol invariablement couvert de piles de pages imprimées, était situé au 35<sup>e</sup> étage de la tour Montparnasse. Des larges fenêtres perpétuellement fermées, on apercevait au loin la forêt de gratte-ciel du quartier de la Défense qui, telles de modernes Babels, affrontaient le ciel en ordre dispersé ; et de l’autre côté, on distinguait la basilique du Sacré-Cœur isolée sur sa butte comme une sentinelle solitaire.

L’automne commençait, mais à en juger par l’éclat de cette journée sans nuage, on se serait cru en juillet. Seules les frondaisons, tachetées ici et là de jaune et d’orange, et la légère brise indiquaient la fin de l’été. La journée était merveilleuse, comme chargée de promesses indécises.

Assis derrière son bureau en noyer sombre, Georges Mureau observait un manuscrit déposé le matin même. Il lui avait été adressé la veille par la poste et avait suscité suffisamment d'intérêt pour atterrir sur le bureau avec une mention spéciale de son assistante : « À lire de toute urgence. »

Chaque manuscrit contient un mystère, songeait-il souvent. Qu'allait-il découvrir dans celui-ci ? Quelle vie, quels événements avaient inspiré ces lignes ?

Il alluma une cigarette, s'empara de la première page et commença à lire.



## Récit de Seth Thévenot

**V**oici le récit des étranges aventures qui me sont arrivées au cours de ces quatre derniers mois. Parfois, dans mes moments de doute, je réalise à quel point toute cette histoire peut sembler difficilement crédible, voire totalement fantastique ou absurde. Et pourtant, un instant plus tard, une parole ou une phrase des Passeurs refait surface dans mon esprit avec la force et l'évidence qui accompagnent parfois la vérité, et je me souviens de leur mission et de leur secret. C'est la raison pour laquelle, malgré mes préventions initiales, je vous fais parvenir aujourd'hui cette relation des événements qui ont accompagné ma lecture du *Da Vinci Code*.

Par souci de clarté et de précision, j'ai rédigé mon récit selon un ordre chronologique, à partir des notes prises au cours de ces péripéties. Les dates correspondent le plus souvent aux jours où j'ai rédigé des observations sur un gros agenda qui me sert de journal.

Au départ, je voulais consigner ces faits pour moi-même, comme une sorte d'aide-mémoire. Mais

au fur et à mesure que je m'enfonçais dans cette aventure, je ressentis le besoin de m'accrocher à la solidité de l'écrit pour arrimer ma raison. À moins que ce fût pour me prouver que toute cette histoire n'était pas qu'un simple songe.

La première entrée commence à Florence, le 20 du mois de mai.

## I

## Florence

**Florence, 20 mai**

Tout démarra au début de ce mois – le 9, pour être précis – à l’aéroport de Paris-Charles-de-Gaulle. C’était un dimanche morne et nuageux qui diffusait un ennui mortel. J’étais venu à Paris pour le week-end afin de rendre visite à ma mère et à Hugo, mon frère cadet. Mon avion pour Pise avait une bonne heure de retard et j’avais complètement oublié de prendre de la lecture pour affronter cette attente. En désespoir de cause, je me dirigeai vers le présentoir d’une boutique de l’aéroport qui proposait plusieurs romans en anglais. Après quelques minutes d’hésitation, j’optai pour le *Da Vinci Code* de Dan Brown. En tant qu’étudiant en art de l’université de Harvard, spécialisé dans la Renaissance, je savais que je prenais le risque sérieux d’être déçu. Les critiques sur cet ouvrage, qui en quelques semaines avait été propulsé mystérieusement au premier rang des best-sellers aux États-Unis puis en Europe, n’étaient

guère dithyrambiques, en tout cas dans les milieux universitaires. Mais j'avais plusieurs heures à tuer avant de pouvoir prendre mon avion et atteindre ma destination, et au fond de moi, j'étais désireux de me faire ma propre opinion.

Effectivement, l'ouvrage de Dan Brown s'avéra fidèle à sa réputation de *page turner*. En deux heures, j'avais lu avidement une centaine de pages, curieux d'en connaître plus sur l'intrigue et le fameux mystère qui sous-tendait toute l'histoire.

Arrivé à l'aéroport de Pise vers 14 heures, j'abandonnai la lecture du roman de Dan Brown et pris ma voiture, laissée trois jours auparavant dans un parking longue durée. Après une heure et demie de route sans histoire à travers les paysages veloutés de la Toscane, j'atteignis Florence baignée dans une lumière dorée de fin d'après-midi et gagnai aussitôt les piedmonts de la colline de Fiesole. C'est là que se trouvait la Villa I Tatti, le siège florentin de l'université de Harvard, où j'étais en résidence d'études depuis septembre dernier.

C'était une magnifique villa Renaissance tapie au milieu d'une frondaison de cyprès et de chênes verts. Une atmosphère de paix et de douceur enveloppait l'endroit comme un charme. Dans ma courte existence – je n'ai que 25 ans – je n'ai encore jamais vu d'endroit aussi singulier. Bien que je ne me sente pas véritablement attiré par la religion, à chaque fois je revenais à I Tatti, j'avais l'impression de retrouver

avec bonheur un lieu de recueillement et de prière. Tant d'après-midi passés dans ce jardin à contempler les parterres de buis ou les statues dénudées...

La villa était naturellement protégée par son relatif anonymat des escadrons de touristes qui envahissent la Toscane à longueur d'année. De plus, les hauts murs qui entouraient le domaine étaient bardés de caméras de surveillance et autres systèmes de sécurité ; on ne pouvait y pénétrer que dûment autorisé et badgé.

Derrière la villa se trouvait une annexe moderne qui abritait la fabuleuse bibliothèque de Bernard Berenson, le grand historien d'art américain. Il y avait là des dizaines de milliers de volumes entièrement consacrés à l'art italien. Au rez-de-chaussée, ouvrant directement sur le jardin, se trouve la grande salle à manger où se réunissaient les étudiants et les professeurs pour dîner ou prendre le thé. Bien que toutes les pièces soient parées d'œuvres dignes des plus grands musées de la planète, très peu de personnes avaient en fait l'occasion de les contempler.

Le lendemain de mon arrivée, je me remis à travailler sur ma thèse qui avait pour sujet : « Léonard de Vinci : les années florentines. » La personnalité de cet immense artiste de la Renaissance italienne m'avait toujours fasciné. Son génie universel, sa curiosité sans fin et son talent artistique l'avaient amené aux frontières de la connaissance de son

temps. Léonard formait pour moi une sorte de mystère que je souhaitais explorer à défaut de pouvoir l'appréhender.

Mon intérêt pour la Renaissance datait de mon adolescence à Paris ; il commença peu de temps après le décès de mon père, dans un accident de la route, lorsque j'avais 17 ans. Les murs de notre appartement étaient couverts de monographies de peintres et de grands albums illustrés de leurs œuvres. Peu après la brutale disparition de mon père, probablement pour fuir une réalité dépourvue de sa présence chaleureuse, je m'immergeai dans les livres. Ils permettaient tant de rêveries lointaines, ouvraient tant de perspectives sur des mondes où la mort pouvait toujours être conjurée. C'est dans cette fascinante bibliothèque (qui jusqu'à cette époque ne m'avait guère intéressé, je dois l'avouer) que je découvris un sens à mon existence.

Après mon bac, je réussis à me faire admettre aux États-Unis dans un *college* en histoire et littérature. Américain par ma mère, je désirais mieux connaître ce pays en allant y étudier au moins quelques années. J'obtins des notes suffisantes pour intégrer Harvard en histoire de l'art. Mon but était de travailler sur les principaux peintres de la Renaissance : Léonard de Vinci, Michel-Ange et Raphaël. C'étaient les trois artistes que mon père aimait le plus. Il avait coutume de les appeler « le cercle sacré ». Papa avait coutume de dire, mi-sérieux, mi-plaisantin : « L'art,

c'est avant tout un regard de magie et de bienveillance sur la réalité. » Je crois que, avec sa famille, l'art fut le grand bonheur de sa vie.

Je passai une partie de la matinée à la bibliothèque à étudier sur des copies de vieux manuscrits. En plus de William Keith, le bibliothécaire en chef de la Fondation Berenson, un natif du Wyoming taciturne d'une quarantaine d'années, nous étions trois étudiants – à I Tatti, on disait *fellows* – dans la grande salle de lecture.

Après avoir déjeuné sur le pouce, je restai un moment dans le jardin plongé dans le roman de Dan Brown. Je dois admettre que j'étais emballé par l'intrigue même si les faits présentés par l'auteur comme historiques me paraissaient peu crédibles. William Keith, m'apercevant avec le *Da Vinci Code* à la main, esquissa un sourire amusé – le premier depuis que je le connaissais, je crois bien. Une bonne heure de lecture plus tard, je parvins à lâcher le roman et je me remis à étudier. L'atmosphère dans la bibliothèque était silencieuse. On entendait seulement le froissement des pages et le cliquetis assourdi d'un étudiant pianotant sur son ordinateur. J'étais absorbé par la lecture d'un livre assez rare de Fabricio Dini, un auteur toscan du XVIII<sup>e</sup> siècle tombé dans l'oubli depuis longtemps. Alors que je consultais de manière fortuite la bibliographie, je tombai sur la mention d'un manuscrit de Giorgio Vasari intitulé *Leonardo e l'Alchimia*.